

 HARLEQUINA black and white photograph of a man's chest and shoulders. He is wearing a white dress shirt, a dark vest, and a dark tie with white polka dots. The background is dark.

SEXY

Patrons

ABBY GREEN
SHARON KENDRICK
MAISEY YATES

ABBY GREEN

Sexy et... Imprévisible

SHARON KENDRICK

Sexy et... Troublant

MAISEY YATES

Sexy et... Audacieux

Titres originaux :

Premier titre : RUTHLESS GREEK BOSS, SECRETARY MISTRESS

Deuxième titre : THE ITALIAN BILLIONAIRE'S SECRETARY MISTRESS

Troisième titre : MARRIAGE MADE ON PAPER

Le premier et le deuxième titre ont déjà été publiés en 2010.

Le troisième titre a déjà été publié en 2011.

Premier titre : © 2009, Abby Green.

Deuxième titre : © 2009, Sharon Kendrick.

Troisième titre : © 2011, Maisey Yates.

© 2009, 2011, 2017, HarperCollins France pour la traduction française.

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Homme : © ISTOCKPHOTO/VALUAVITALY GETTY IMAGES/
ROYALTY FREE

Réalisation graphique couverture : E.COURTECUISSÉ (HarperCollins France)

Tous droits réservés.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2803-7717-1

ABBY GREEN

Sexy et... Imprévisible

Traduction française de
CLARA BLACKSMITH

 **HARLEQUIN**

Chapitre 1

— Tu es l'homme le plus froid que j'aie jamais rencontré! Tu as un cœur de pierre — et encore, je ne suis même pas sûre que tu en aies un. Tu es cruel et méprisable. Je te déteste!

La voix stridente, qui avait viré dans les aigus sous l'effet de la colère, traversait la lourde porte de chêne du bureau d'Aristote Levakis.

Le silence se fit, puis Lucy entendit la voix grave et menaçante de son patron. Elle imaginait parfaitement le regard glacial qui devait l'accompagner. Elle ne distinguait pas ce qu'il répondait mais les phrases étaient brèves et le ton sec. Lucy soupira lorsque Augustine Archer reprit ses récriminations, d'une voix si perçante qu'elle craignit pour la carafe de cristal qu'elle savait se trouver dans le bureau, sur la desserte :

— Ne crois pas que tu puisses me séduire de nouveau et retourner dans mon lit après m'avoir traitée de cette façon!

Les rumeurs qu'elle avait entendues ces deux dernières années au sujet d'Aristote Levakis n'étaient donc pas infondées.

Lucy se disait qu'il suffirait à son patron de sourire pour

que sa maîtresse excédée se jette de nouveau dans ses bras quand la porte s'ouvrit brusquement. Elle se concentra studieusement sur son écran, essayant de s'enfoncer dans son siège et de se fondre dans le décor.

Etre invisible était sa marque de fabrique. C'était ce qui, avec ses références impeccables, lui avait permis d'obtenir ce poste tant convoité. Lucy ne leva pas les yeux, imaginant sans peine la femme qui se tenait sur le seuil de l'imposant bureau : grande, mince, blonde et d'une beauté à tomber à la renverse — l'une des femmes les plus belles du monde selon les magazines *people*. Sa seule manucure avait dû coûter une fortune. Et pourtant, elle n'avait apparemment pas réussi à retenir l'attention d'Aristote Levakis plus de quelques semaines.

— Inutile de te dire que tu n'entendras plus parler de moi !

La porte claqua avec une telle violence que Lucy tressaillit. Même si cela ne faisait que deux mois qu'elle travaillait directement pour le P.-D.G. de Levakis Entreprises, elle savait déjà qu'il détestait ce genre de scène. Augustine Archer laissa derrière elle un nuage de parfum haute couture. Elle n'avait même pas daigné jeter un coup d'œil à Lucy.

Cette dernière poussa soupir de soulagement, puis entendit un coup violent, comme si un poing frappait une surface dure. Elle compta jusqu'à dix et la porte s'ouvrit de nouveau. Elle leva les yeux, sans laisser paraître la moindre émotion ou réaction sur son visage. Son patron se tenait là, emplissant le cadre de la porte. On aurait dit que des flux d'énergie émanaient de son corps.

Grand, les épaules larges, les hanches minces, chaque centimètre carré de sa peau bronzée contribuait à la puissance et à la virilité de ce parfait spécimen de mâle

dominant grec. Il passa la main dans ses cheveux de jais, les laissant encore plus artistiquement décoiffés qu'ils n'étaient. Sa mâchoire bien dessinée semblait taillée dans le granit, mais ses lèvres charnues adoucissaient la dureté de ses traits, lui conférant une irrésistible sensualité. Pourtant, ses sourcils noirs froncés sur ses yeux magnifiques effaçaient en ce moment toute douceur de son visage.

Était-ce l'effet de la fureur ? Son regard vert pâle cloua Lucy sur place, comme si les dix dernières minutes avaient été sa faute à elle. Son cœur se mit à battre follement. Elle détestait être à ce point sensible à sa présence. Cette situation avait été supportable les deux années précédentes, puisqu'elle n'avait affaire à lui que de loin en loin. Mais être en contact direct avec lui plusieurs fois par jour avait encore un impact dévastateur sur elle. Le souvenir de ces instants partagés dans un ascenseur, presque un an plus tôt, remonta à la surface et une chaleur familière l'envahit. Ce n'était vraiment pas le moment...

— Lucy, lança-t-il soudain, comme s'il avait envie d'étrangler quelqu'un. Venez me voir !

Elle cligna rapidement des yeux et revint brusquement sur terre. Que faisait-elle ? Elle rêvassait à son patron comme s'il n'était pas là, le regard fixé sur elle. Prise au dépourvu — ce qui ne lui arrivait jamais —, elle se leva gauchement de son siège et se dirigea vers lui. Mais, l'esprit encore perturbé et dans la précipitation de se ressaisir, elle laissa échapper son bloc et son stylo. Se maudissant mentalement, elle se pencha pour les ramasser, soudain envahie par une angoisse terrible : sa jupe était trop serrée, et risquait de se déchirer ! Elle l'avait par erreur fait pratiquement bouillir lors de sa dernière lessive, ce qui l'avait rétrécie de quasiment deux tailles. Et cette jupe

était la seule de son armoire qui convînt à ses nouvelles responsabilités dans l'entreprise — elle n'avait pas encore eu le temps d'aller renouveler sa garde-robe. A l'idée de se retrouver en petite culotte devant Aristote Levakis, elle fut saisie de terreur.

S'il devinait l'effet qu'il avait sur elle, elle serait renvoyée et remplacée avant d'avoir eu le temps de s'en rendre compte. C'était exactement ce qui était arrivé à ses deux devancières... Les chasseurs de têtes personnels d'Aristote Levakis s'étaient alors empressés de chercher la personne qui conviendrait le mieux pour le poste. Mais comme Levakis Entreprises était au milieu d'une série de fusions ultrasecrètes, ce que Lucy n'avait appris qu'après, il avait été hors de question de recruter quelqu'un de l'extérieur.

Le chef de Lucy était alors le conseiller juridique le plus gradé de la société. Par un étrange caprice du destin, il avait pris sa retraite exactement le jour du renvoi de la dernière assistante d'Aristote Levakis. Les références de Lucy avaient été soigneusement vérifiées et, en vingt-quatre heures, elle avait été promue au poste le plus terrifiant et en même temps le plus excitant de la société : secrétaire personnelle du *big boss*, à la tête d'une équipe de cinq assistantes — sans compter le personnel sur lequel elle avait autorité à Athènes et New York.

Quand Lucy se redressa, prenant soin de rentrer le ventre, ses pensées se bouscuaient encore dans son cerveau. Déstabilisée, rougissante, elle repoussa ses lunettes plus haut sur son nez. Son employeur recula pour la laisser entrer devant lui.

— Qu'est-ce que vous avez aujourd'hui ? demanda-t-il avec un regard exaspéré.

Il venait de poser tout haut la question qui la taraudait tout bas, et elle se sentit bouillir d'humiliation devant son propre manque de self-control. Était-elle une de ces nombreuses employées qui s'extasiaient à longueur de pauses déjeuner sur le sex-appeal de leur charismatique et si séduisant patron, se pâmant devant sa fortune et sa virilité ?

— Rien, marmonna-t-elle, faisant appel à tout son professionnalisme pour retrouver son sang-froid.

Quand elle l'entendit refermer la porte derrière lui, elle ferma les yeux une fraction de seconde et inspira profondément. Ce poste représentait beaucoup pour elle, notamment parce que la hausse significative de salaire qu'il entraînait lui permettrait enfin de prendre convenablement soin de sa mère.

Lucy ne pouvait pas se permettre de tout compromettre en se transformant en idiote balbutiante chaque fois que son patron, aussi beau et désirable fût-il, se trouvait à proximité. Et puis elle ne voulait pas qu'un homme comme lui la remarque. Il fallait absolument qu'elle se contrôle et ne se laisse pas happer par certains souvenirs de son enfance qu'elle avait tout fait pour enterrer.

A l'évidence, Aristote Levakis préférait de toute façon les femmes minces et racées. Elle était beaucoup trop ordinaire et banale pour lui, et d'un sang beaucoup moins bleu que ce à quoi il était habitué.

Il fit le tour de son bureau et, sans même la regarder, lui ordonna d'un geste de s'asseoir. Lucy s'efforça de ralentir son rythme cardiaque et obéit, les jambes sous la chaise, prête à prendre des notes, priant pour que sa jupe ne craque pas.

Les mains enfoncées dans ses poches, Aristote laissa son regard détailler Lucy Proctor. Stylo à la main, carnet ouvert sur une page blanche, elle penchait la tête avec modestie, presque soumission. Voilà qui le changeait de la posture agressive d'Augustine quelques minutes auparavant. De ce fait, il avait dû se résoudre à la quitter — elle exigeait un engagement plus important que ce qu'il était prêt à accorder ; à n'importe quelle femme.

Sa nouvelle assistante bougea légèrement sur sa chaise, provoquant en lui ce frisson insistant, irritant, qui était survenu pour la première fois deux mois auparavant, quand elle était entrée dans son bureau habillée d'un tailleur sévère pour prendre ses fonctions.

Tout à coup, un soupçon désagréable l'assaillit. Était-ce ce petit frisson, aussi faible fût-il, qui aurait pu provoquer la diminution, puis la complète disparition de son désir pour Augustine ? Ses mots acerbes vibraient encore dans l'air et pourtant, Aristote était bien en peine de se rappeler son visage.

C'était absurde... Lucy Proctor était aux antipodes du genre de femmes qu'il choisissait pour maîtresses. Il lui sembla même incroyable d'avoir placé le prénom « Lucy » et le terme « maîtresse » dans la même pensée. Et pourtant, presque contre sa volonté, ses yeux passèrent de la chevelure brun foncé de la jeune femme, coiffée de manière tout à fait quelconque, à ses genoux serrés l'un contre l'autre, puis à ses jambes repliées sous sa chaise.

En chemin, son regard presque méprisant s'arrêta un instant sur ses hanches, qu'il fallait bien qualifier d'épanouies, impression renforcée par la jupe droite, bien trop serrée. Son irritation grandit. Il faudrait qu'il en touche un mot au directeur des ressources humaines, pour qu'il

fasse passer un message discret sur le code vestimentaire qu'il attendait de son assistante.

Son œil expert n'avait pas manqué de remarquer la taille étonnamment mince, enserrée par une ceinture. Cela le frappa et ses yeux remontèrent jusqu'à la poitrine de Lucy, qu'elle avait généreuse sous son chemisier de soie. Malgré cela, elle semblait être d'une tentante fermeté.

Aristote se rendit compte qu'il n'avait jamais pris le temps de regarder Lucy Proctor comme une femme. Il n'avait vu jusqu'ici qu'une employée, et son regard avait envie de s'arrêter sur elle, sur son visage particulièrement, qu'il trouva étonnamment gracieux et délicat. Son sang commençait à s'échauffer. Il remarqua qu'elle portait des lunettes — comme si cela pouvait calmer sa libido brusquement déchaînée...

Cela n'eut pas l'effet escompté, et ses hormones semblaient décidées à lui imposer leur loi. Il se savait avoir le sang chaud, et certaines femmes allumaient instantanément en lui l'étincelle du désir, réaction instinctive qui ne s'expliquait pas seulement par le physique puisque cela lui était déjà arrivé avec des femmes ne correspondant pas aux canons de beauté des magazines. Il se demanda cependant pourquoi cela survenait tout à coup avec Lucy, alors qu'elle travaillait pour son entreprise depuis déjà deux ans. Il n'avait certes fait que la croiser quand elle travaillait pour son conseiller juridique, mais elle n'avait alors pas eu le moindre effet sur lui.

Sauf...

Sauf ce fameux matin, quand il avait emprunté l'ascenseur du personnel — le sien, qui donnait directement dans son bureau du dernier étage, était hors-service. Quelqu'un s'était précipité pour arrêter les portes qui se fermaient et

était entré dans l'ascenseur avec une telle vigueur qu'il avait été bousculé. Il avait à peine eu le temps de comprendre ce qui se passait que les courbes exquises d'un corps féminin se plaquaient contre lui. Lucy, car c'était elle, avait alors reculé, s'excusant en riant pour sa maladresse. Son rire s'était arrêté net et elle avait rougi comme une collégienne quand elle s'était aperçue que l'homme dans les bras duquel elle était presque tombée n'était autre que son grand patron.

Ce souvenir fit de nouveau monter le pouls d'Aristote, comme cela avait été le cas quand elle était entrée dans son bureau pour l'entretien qui devait valider sa mutation. Il s'était alors rappelé l'incident de l'ascenseur — et les formes épanouies de Lucy — dans ses moindres détails.

Elle n'avait jamais montré le moindre signe prouvant qu'elle se rappelait cet épisode. Aristote n'allait certainement pas l'évoquer avec elle ; ce serait un signe de faiblesse vis-à-vis de son assistante personnelle.

En se remémorant, par comparaison, le corps maigre d'Augustine Archer dans ses bras, Aristote réussit à retrouver un peu d'emprise sur ses sens et un soupçon de flegme intérieur.

Lucy leva vers lui de grands yeux étonnés, se demandant clairement pourquoi il ne disait rien. Ils étaient d'une couleur tout à fait inhabituelle, un gris ardoise avec des nuances de bleu, soulignés par de très longs cils noirs et recourbés. La bouche de Lucy s'ouvrit, comme si elle allait parler, et il remarqua qu'elle avait les dents du bonheur. C'était à la fois innocent et incroyablement érotique.

Aristote imagina brusquement ses lèvres autour d'une certaine partie de son anatomie, ses yeux en amande levés vers les siens, tandis que sa langue jouait avec...

Stop!

Il prit une longue inspiration, fermant brièvement les yeux, et expira lentement.

Lucy leva les yeux vers son patron et les battements de son cœur, qui avaient fini par s'apaiser, reprirent de plus belle. Elle se sentit de nouveau submergée par des ondes chaudes et bienfaisantes. Il la regardait avec une telle intensité qu'elle imagina un instant qu'il... Elle écarta immédiatement ces pensées, tout en essayant de conserver une attitude calme, digne et posée. Pas étonnant qu'Aristote Levakis ait la réputation de toujours avoir le dessus, en affaires comme en amour...

— Monsieur ?

Il continua à la fixer pendant un long moment.

— Je pense que vous pouvez m'appeler Aristote, lâcha-t-il finalement.

Lucy nota qu'il avait la voix rauque. Ce devait être dû à un reste de colère suite à la scène avec sa maîtresse, mais elle frissonna malgré tout. Elle savait que seuls quelques employés haut placés l'appelaient Aristote et, même si elle avait entendu le matin même au téléphone Augustine Archer demander d'une voix de gorge à parler à « Ari », la pensée d'appeler cet homme par son prénom lui fit l'effet d'un séisme.

— Très bien, finit-elle par concéder, mais sans réussir à prononcer son prénom.

Aristote s'assit très calmement et se mit à lui dicter des courriers à une telle allure qu'il fallut à Lucy toute sa concentration pour prendre des notes. Tant mieux, se dit-elle, au moins pendant ce temps son imagination la

lissait-elle en paix. Quand il eut fini, elle avait la tête bourdonnante.

Il la congédia d'un geste brusque de la main, la tête déjà tournée vers l'écran de son ordinateur. Lucy se leva.

— Oh, j'oubliais... Faites en sorte, s'il vous plaît, que quelque chose soit envoyé à Augustine Archer, lui lança-t-il d'un ton sec, alors qu'elle était déjà à la porte.

Elle se retourna et lut tant d'indifférence sur les traits d'Aristote qu'elle ne put retenir une légère grimace.

— Quelque chose de... convenable, ajouta-t-il.

Elle le regarda, abasourdie. Est-ce qu'il voulait dire... ?

— C'est exactement ce que je veux dire, fit Aristote d'un ton acerbe, comme s'il lisait dans ses pensées. Je me moque de ce que vous trouverez, du moment que ce n'est pas une bague. Faites en sorte que ce soit cher, et envoyez le cadeau avec un mot. Je vous donne l'adresse par courriel.

Lucy se rendit compte que sa main était crispée sur la poignée de porte. Un mélange de déception et de colère l'avait envahie. Pourtant, elle connaissait ce genre d'homme, et surtout elle avait entendu les histoires qui circulaient sur Aristote Levakis. Les compensations somptuaires qu'il envoyait à ses maîtresses déçues faisaient partie de sa légende. Mais il ne prenait même pas la peine d'écrire lui-même le mot d'accompagnement...

— Quel genre de mot voulez-vous que ce soit ? demanda-t-elle d'un ton neutre.

— Je vous laisse seule juge, dit-il en haussant les épaules, un sourire cruel aux lèvres. Quel genre de platitudes aimeriez-vous entendre de la part d'un homme qui vient de vous laisser tomber ? Je crois qu'on peut penser que quelqu'un comme Mlle Archer jettera la carte et se précipitera sur

le butin ; alors si j'étais vous, je ne perdrais pas trop mon temps. Gardez un ton aussi impersonnel que possible.

Lucy ouvrit la bouche pour répondre mais aucun son n'en sortit. Le cynisme d'Aristote l'avait glacée. Son visage dut la trahir car son patron se renversa soudain dans son fauteuil et la fixa de ses fascinants yeux verts.

— Vous n'approuvez pas mes méthodes ?

— Pas du tout..., répondit-elle en secouant la tête.

Elle vit une lueur dangereuse traverser son regard et se rendit brusquement compte de la manière dont pouvait être interprété ce qu'elle venait de dire. Elle se sentit rougir des pieds à la tête.

— Non, enfin, vous m'avez mal comprise... Vos méthodes... sont vos méthodes. Je n'ai pas à les juger. Et je n'ai aucun problème à faire ce que vous me demandez.

Il se redressa et se pencha en avant, les coudes sur son bureau ; il ne l'avait toujours pas quittée des yeux.

— Alors vous pensez qu'il y a quelque chose à juger ?

Mal à l'aise, Lucy se demanda comment ils en étaient arrivés à cette situation. Elle voulait reprendre son poste, mettre un mur et une porte entre eux pour pouvoir retrouver son calme et au lieu de cela, Aristote l'embarquait dans une discussion sur la meilleure façon pour lui de plaquer sa maîtresse.

— Non, répondit-elle, écarlate. Ecoutez, je suis désolée si je ne suis pas très claire. Je vais faire ce que vous me demandez et m'assurer que le mot qui accompagne le présent soit approprié.

Il laissa passer un long silence, comme s'il se demandait si poursuivre le dialogue avec elle en valait la peine. Il tourna finalement de nouveau la tête vers son écran.

— Ce sera tout, conclut-il d'un ton sec.

Mortifiée, Lucy marmonna quelque chose d'inintelligible et s'enfuit, fermant la porte derrière elle. Au milieu de son embarras, la colère surgit. Pourquoi était-elle surprise, ou même déçue ? Toute sa vie, elle avait vu les hommes avoir ce genre d'attitude.

Elle arrêta le flot de pensées qui se bousculaient dans sa tête et s'assit derrière son bureau. Elle prit une grande inspiration puis expulsa doucement l'air de ses poumons. Un peu calmée, elle s'efforça d'analyser la situation. En réponse à la demande d'Aristote, elle aurait dû simplement faire un signe de tête et sortir. Elle maudit son visage expressif. Sa mère lui avait toujours dit qu'il lui vaudrait des ennuis, et c'était ce qui venait d'arriver. Elle n'avait pas réussi à cacher son dégoût devant la façon dont son patron traitait ses anciennes maîtresses. Car cela avait réveillé une douleur profondément enfouie, et pourtant très familière. Elle avait connu l'autre côté, elle avait vu quelqu'un victime de ce traitement, encore et encore.

Lucy frissonna à ces souvenirs mais s'exhorta à se concentrer sur son travail. La façon cynique qu'Aristote avait eue de décrire la réaction d'Augustine Archer face à son cadeau était sans doute exacte. N'avait-elle pas vu sa propre mère réduite à cela après des années de traitements similaires ? La différence, c'est que la survie d'Augustine Archer ne dépendait pas de ce genre de cadeau, de ce que les hommes voulaient bien lui donner. Elle crispa les mâchoires. Ce genre de butin aurait permis à sa mère de lui payer son uniforme pour l'école et les frais de cantine pendant un an.

Lucy ravala sa colère. Il fallait qu'elle pense à son chef uniquement en termes professionnels. Ce qu'il faisait de sa vie personnelle ne la concernait pas. Elle n'était pas

obligée de l'apprécier, il fallait juste qu'elle travaille pour lui. Elle ne pouvait pas se permettre de laisser transparaître ses opinions personnelles. Trop de choses dépendaient de son salaire.

Dieu merci, elle ne serait jamais redevable à aucun homme, ou pire, esclave de ses prouesses sexuelles. Elle avait travaillé trop dur et sa mère avait consenti trop de sacrifices pour s'assurer qu'elle éviterait ce genre de scénario. L'espace d'une seconde, elle fit face à son visage reflété sur la surface noire de l'écran d'ordinateur ; puis ce dernier sortit de sa veille et s'illumina, faisant disparaître ses traits quelconques. Même si elle l'avait voulu, elle n'aurait jamais pu espérer le genre d'attentions après lesquelles couraient certaines femmes, comme Augustine Archer ou sa mère autrefois. La banalité de son physique l'aurait mise à l'abri de tout cela. Elle se sentit alors soulagée.

Aristote contempla la porte fermée pendant un temps inhabituellement long. Il était en proie à une excitation qui le déconcertait, et résistait à tous ses efforts pour en venir à bout. Il repensa au balancement des fesses arrondies de Lucy alors qu'elle se dirigeait vers la porte. Il avait prononcé la première chose qui lui était passée par la tête, comme s'il fallait qu'il l'arrête, qu'il ne la laisse pas sortir.

Il se renversa dans son fauteuil et se passa la main dans les cheveux, incapable de se concentrer. Il se demanda s'il avait bien fait de rompre avec Augustine ; peut-être aurait-il pu temporiser un peu. Il avait brièvement envisagé de lui faire la cour pour la récupérer mais cela l'aurait obligé à transgresser ses principes. Jamais il ne ramperait devant une femme. Quelle qu'elle soit, et pour rien au monde.

Il réfléchit à la demande qu'il venait d'adresser à Lucy. Dans ce genre de situation, il s'était toujours chargé d'appeler un bijoutier lui-même et de lui demander de composer une carte impersonnelle. D'habitude, ce n'était même pas un mot, juste son nom. Le message était clair : « C'est fini, inutile de me rappeler. » D'ailleurs, invariablement, ses maîtresses comprenaient et il n'en entendait plus parler. Il fronça les sourcils. Plus il vieillissait et restait célibataire, plus il représentait une sorte de défi irrésistible pour certaines femmes.

Aristote soupira, jouant machinalement avec son Mont blanc. Il ne voulait pas abandonner sa précieuse liberté pour s'enchaîner à une femme ; cette perspective le déprimait. Et pourtant, cela devrait arriver à un moment ou un autre, inévitablement, et il se rapprochait de cette échéance à mesure que passaient les années d'insouciance sentimentale. Il faudrait qu'il trouve une épouse convenable, qu'il ait un héritier, ne serait-ce que pour protéger tout ce qu'il construisait en ce moment des griffes acérées de ses concurrents.

Il avait depuis longtemps appris la signification du mariage quand, alors qu'il avait cinq ans, son père lui avait présenté Helen Savakis, sa belle-mère, qui avait rapidement voué une haine froide à ce fils qui n'était pas le sien. Sa mère était morte un an auparavant, et il ne conservait aujourd'hui d'elle que des souvenirs lointains et confus, dont il n'était pas impossible qu'il se les soit inventés enfant, comme un refuge paradisiaque pour échapper à la méchanceté de sa marâtre.

Le fait que ces souvenirs nébuleux reviennent régulièrement le hanter sous forme de rêves si réalistes qu'il se réveillait parfois en larmes était une faiblesse qu'il avait

toujours décidé d'ignorer. C'était l'une des raisons pour lesquelles il ne passait jamais une nuit entière avec une femme.

Comme attirées par un aimant, les pensées d'Aristote revinrent butiner autour de son assistante. Cela ne lui plaisait pas mais il avait beau essayer de se focaliser sur autre chose, il n'y parvenait pas. Pourquoi s'était-il senti obligé de lui demander de faire le sale boulot concernant Augustine ? Et pourquoi avait-il été touché par son regard dégoûté ? Sans compter qu'il n'en était pas resté là, mais avait engagé une conversation avec elle sur le sujet, comme s'il se souciait de ce qu'elle pensait de lui ! Même si ce n'était pas l'unique explication à sa surprenante attitude, il avait conscience qu'il avait également cherché à la déstabiliser. Depuis qu'elle travaillait pour lui, elle avait toujours semblé se fondre dans le décor.

Mais plus elle avait pris garde à se rendre parfaitement invisible, plus il l'avait remarquée. Il avait fini par s'apercevoir qu'elle était jolie. Il fronça les sourcils. Depuis quand s'intéressait-il à quelqu'un de joli ?

Et qu'est-ce qui lui avait pris de lui demander de l'appeler « Aristote », alors qu'il avait toujours préféré que ses assistantes l'appellent « monsieur Levakis » ? Il crut se souvenir que c'était quelque chose dans la façon dont elle l'avait regardé en prononçant « monsieur ».

D'un geste brusque, il saisit son téléphone et appela Lucy. Il lui communiqua le nom et le numéro du dernier top model qui lui avait fait des avances, lui donnant pour instruction de fixer un rendez-vous pour le soir même. La voix prévenante et professionnelle de son assistante fit passer un frisson dans son bas-ventre. Après cela, une sorte de sérénité s'empara de lui. La vie retournerait à la

normale. Il oublierait cette obsession bizarre autour du corps sensuel de Lucy et se concentrerait sur les délicates manœuvres financières que réclamait la fusion en cours avec Parnassus Corporation.

Le lendemain matin, Lucy ressentait toujours les brûlures de la mortification en marchant vers son arrêt de bus. A la main, elle portait un petit sac contenant des vêtements de rechange et une tenue de soirée. La veille, elle avait en effet reçu juste après sa pause déjeuner un appel du directeur des ressources humaines, qui lui avait demandé de bien vouloir se conformer au code vestimentaire exigé par son nouveau poste. Il avait ajouté qu'il serait de bon ton qu'elle ait en permanence à portée de main des vêtements plus habillés, en cas de besoin. Si l'intervention du D.R.H., qui avait pourtant mis les formes, l'avait vexée, c'était surtout le fait qu'Aristote ne lui ait pas parlé directement qu'elle avait trouvé humiliant. Sans compter qu'il avait visiblement remarqué que sa jupe trop petite la boudinait...

Elle avait été prise en faute, assurément, d'autant qu'une allocation généreuse lui avait été versée pour renouveler sa garde-robe. Mais elle aurait au moins pu expliquer à Aristote qu'elle n'avait simplement pas eu le temps de le faire depuis qu'elle avait commencé à travailler pour lui, car elle avait dû installer sa mère dans une nouvelle maison. Ses journées avaient été remplies dès le premier jour.

Heureusement, elle avait pu la veille aller faire les magasins avant la fermeture puisque son patron était parti du bureau relativement tôt, pour le rendez-vous que Lucy avait arrangé pour lui. Son estomac se noua à cette pensée. La femme qu'elle avait appelée n'avait pas semblé

le moins du monde étonnée qu'Aristote la fasse appeler ; bien sûr, elle avait été libre tout de suite... Lucy sentit le dégoût monter en elle mais elle l'enraya. Après tout, elle se moquait bien de ce qu'Aristote Levakis faisait et de la personne avec qui il le faisait. De toute façon, qui était-elle pour juger ?...

Au moment où elle descendait du bus, une pluie torrentielle se mit à tomber, la trempant jusqu'aux os en quelques secondes. Dépitée, écœurée par ce coup du sort, elle traversa la rue en courant jusqu'à l'immeuble Levakis. Dans moins d'une heure ils avaient une réunion importantissime à l'autre bout de Londres.

Aristote traversa le hall d'entrée, passant la main dans ses cheveux trempés en maudissant le climat anglais. Il entra dans son ascenseur privé — aucune possibilité qu'un corps aux courbes appétissantes rencontre le sien aujourd'hui — et appuya sur le bouton, irrité de penser encore à ça.

La veille au soir, il avait eu un rendez-vous avec une femme magnifique et disponible. Mais elle ne lui avait fait aucun effet. Il avait eu beau, pendant tout le dîner, se stimuler mentalement sans manquer une occasion de caresser du regard son corps de déesse, rien n'y avait fait...

Malgré cette situation tout à fait nouvelle pour lui, et soucieux de donner une chance à ses hormones de se ressaisir, il avait escorté Arabella — ou Mirabella?... — jusqu'à son appartement, mais s'était rendu compte que rien ne se passerait. Avec elle, du moins. Voyant qu'elle n'avait pas réussi à captiver l'intérêt d'Aristote, la jeune femme s'était montrée résolue à tout tenter, tour à tour

minaudante et agressive, séductrice et femme enfant ; il avait eu beaucoup de mal à s'extirper de ses griffes.

Il pénétra dans son bureau de fort méchante humeur, bien décidé à abreuver de travail celle qui était, même indirectement, à l'origine de cette nuit détestable.

Il ouvrit sans douceur la porte qui le séparait du poste de travail de Lucy.

Qui était désert.

Un léger bruit de mouvement en provenance de la salle de bains lui fit tourner la tête. Cette pièce avait une double entrée ; l'une, présentement fermée, communiquait avec l'espace de travail de son assistante personnelle, l'autre avec son bureau, qu'il regagna sans faire de bruit.

Sans vraiment réfléchir à ce qu'il faisait, Aristote traversa silencieusement la pièce. Il entendit un juron étouffé, puis quelque chose tomba.

Il s'arrêta devant la porte de la salle de bains, restée légèrement entrouverte. La scène qu'il découvrit à travers l'entrebâillement provoqua une décharge électrique dans tout son corps. Les cheveux de Lucy tombaient en longues boucles sur ses épaules pâles. Elle était penchée en avant et remontait son pantalon sur des jambes étonnamment longues et fines. Ses cuisses s'évasaient jusqu'à des fesses pleines et rebondies, recouvertes de dentelle et de soie noires.

Elle se tourna vers Aristote pour remonter la fermeture Eclair sur le côté. Il fut emporté par l'incroyable sensualité qui se dégageait de ce tableau et son cœur se mit à battre à toute allure. La poitrine parfaite de Lucy était mise en valeur par un soutien-gorge pigeonnant qui semblait pouvoir à peine contenir sa générosité. Qui aurait cru, à voir son air sage et effacé, qu'elle avait des goûts aussi canailles en matière de sous-vêtements ? Il n'aimait pas se

retrouver ainsi en position de voyeur mais il était incapable de bouger, fasciné, de surcroît totalement sous l'emprise d'un désir de plus en plus impérieux.

Son regard s'abaissa vers le ventre, aux contours délicieusement arrondis, et la taille, dont il n'avait remarqué la finesse que la veille, et qui s'ouvrait sur des hanches larges, auxquelles Aristote imagina immédiatement ses mains agrippées. L'image lui donna presque le tournis...

Son pantalon enfilé, Lucy se redressa. Elle rentra le ventre, ce qui fit immédiatement ressortir sa poitrine, et se pencha pour attraper son chemisier.

Le cerveau d'Aristote ne fonctionnait plus. Il se sentait uniquement chair et peau, instincts et pulsions, sous le charme à la fois innocent et d'une volupté bouleversante de la scène qui se déroulait sous ses yeux.

Jamais il n'avait rien vu d'aussi puissamment érotique...

Lucy arracha l'étiquette de son nouveau chemisier et l'enfila rapidement. Elle n'aurait jamais choisi de tels vêtements pour elle-même mais avait bien compris qu'elle n'avait plus le choix : elle devait porter le genre de tenue que quelqu'un comme Aristote Levakis voulait voir sur son assistante personnelle. Question de standing et d'image. Cela signifiait de la soie et non du coton, du cachemire et non de la vulgaire laine. Elle poussa un soupir de soulagement. Heureusement qu'elle avait apporté des vêtements de rechange ! Il n'aurait pas été pensable de se présenter à lui trempée jusqu'aux os comme elle l'était en arrivant.

Elle tendit l'oreille, guettant un pas lourd ou un bruit de porte. Elle savait qu'Aristote devait arriver d'une minute à l'autre, et il était le plus ponctuel des patrons qu'elle avait eus. Du coup, elle commençait à percevoir les premiers signes que l'angoisse la gagnait : pas question

d'être surprise dans cette position. Elle se passa un coup de brosse dans les cheveux et se fit rapidement une sorte de chignon. Cela ferait l'affaire, elle n'avait pas le temps de se sécher les cheveux.

Glissant ses pieds dans des chaussures plates, elle remit ses lunettes et attrapa ses vêtements mouillés.

Lorsqu'elle leva le regard, son cœur s'arrêta de battre.

Par la porte entrebâillée, Aristote Levakis la regardait...

SEXY

Patrons

Sexy et... Imprévisible - Abby Green

Lucy est loin d'être rassurée à l'idée de passer trois semaines à Athènes en compagnie d'Aristote Levakis, son patron. Car, si on lui assure que ce voyage se limitera strictement aux affaires, elle craint plus que tout l'attitude d'Aristote, qui ne peut s'empêcher de se comporter en don Juan avec les femmes...

Sexy et... Troublant - Sharon Kendrick

Au lendemain d'une nuit dans les bras de Riccardo Castellari, Angie est immédiatement prise de remords. Jamais elle n'aurait dû céder au désir qu'elle ressentait pour ce play-boy sans scrupule... Car Riccardo est son patron. Et rien ne sera jamais plus pareil entre eux...

Sexy et... Audacieux - Maisey Yates

Comment a-t-elle pu être si crédule ? Folle de rage, Lily repense à la proposition indécente de Craig Forrester. Elle qui pensait avoir été embauchée pour ses compétences professionnelles se voit désormais contrainte d'accompagner son patron en Thaïlande, « pour le travail » bien sûr...

7,90 €



58.5888.4

 **HARLEQUIN**
www.harlequin.fr